



1^{er} prix catégorie 10-13 ans

L'AMOUR, la haine, ET MOI ENTRE LES DEUX
Julie PALOMINOT GUILBERT

26 mars 2015.

- Trois, deux, un ...

A la seconde-même où la cloche sonna, on entendit trente hurlements de joie. Trente chaises raclèrent le sol et trente paires de jambes quittèrent la classe. Ou plutôt... vingt- neuf.

-M. De Carville, vous ne croyez pas vous en sortir comme ça, j'espère ? Auriez-vous oublié vos deux heures de retenue?

Zut! Cramé. Madame Bichon m'indiqua une place dans le fond de la salle. J'affichai mon air le plus nonchalant et traînai les pieds jusqu'à ma chaise. Je savais à quel point ça l'exaspérait.

-C'est la troisième fois en moins d'une semaine que j'ai affaire à vous! me sermonna ma professeuse principale. Gardez bien en tête que vous êtes à deux doigts du renvoi. Les élèves de notre prestigieux établissement sont des jeunes hommes brillants, les futures élites de la nation. Si vous vous comportiez convenablement...

« ... mais ce n'est pas le cas . Donc fichez moi la paix.» pensai-je.

Cent vingt longues minutes plus tard, je suis enfin libéré.

Je n'avais aucune envie de rentrer chez moi, d'autant plus que mes parents étaient sortis pour la soirée. Je me mis donc à marcher, me hasardant à droite ou à gauche, bifurquant ça et là pour m'aventurer dans les coins les plus reculés de ma ville, Calais. Le ciel s'assombrissait de minutes en minutes et prit une teinte d'un noir d'encre.

Mes pas me menèrent jusque devant un regroupement de tentes. Il était si grand qu'il m'était impossible d'en voir le bout. Une pancarte indiquait : « Camp de réfugiés- Calais ». Nombre de rumeurs alimentaient le sujet, j'avais entendu tout et son contraire. Piqué de curiosité, je décidai de m'engager dans une allée. Le sol était jonché de déchets, il y régnait une pagaille indescriptible. Tout en me frayant un passage entre les abris, je jetais régulièrement un coup d'œil derrière moi. Simple vérification. Ne croyez pas que j'avais peur.

C'est alors que, tout à coup, j'entendis au loin des sanglots étouffés. Qui pouvait bien pleurer ?

Je m'approchai. Une fille qui semblait avoir mon âge était assise par terre, la tête appuyée contre ses genoux.

- Ça va ? lui demandai-je.

Pas de réponse. Je lui tapotai l'épaule. Elle sursauta si violemment que, sous l'effet de la surprise, je laissai échapper un cri. La fille se retourna et posa un doigt sur ses lèvres en me fusillant du regard. J'obéis sans discuter. Puis l'inconnue me fit signe de la suivre et m'emmena tout au fond du camp. Elle essaya de me parler en arabe , et naturellement je ne compris rien . Je lui dis dans un anglais approximatif que j'étais français.

-Tu es qui? me demanda-t-elle dans ma langue.

-Euh ... Je m'appelle Baptiste, j'ai quatorze ans et... Comment t'appelles-tu, au fait?

- Faiza .

-Mais, euh ... Faiza- c'est bien ça?-, pourquoi es-tu ici ? bafouillai-je.

Je ne savais pas pourquoi, mais ses grands yeux noirs en amande m'empêchaient de dire quelque chose d'intelligent.

- J'ai fui la guerre en Syrie avec ma famille, me répondit-elle avec un adorable accent. Mais j'ai pas de papiers, je peux pas aller à l'école. Et j'aimerais y aller ! Sinon, je pourrai pas avoir un bon métier plus tard.

Je fus stupéfait par sa réponse. Jamais je n'aurais pu imaginer tomber sur quelqu'un qui avait vécu la guerre et qui, de plus, aimait l'école (ce qui était loin d'être mon cas)!

Son air désespéré et ses yeux suppliants m'achevèrent. Je déglutis et murmurai :

-Ecoute, Faiza... Si tu veux, je... je pourrais t'apprendre à écrire le français. Dès demain.

- Tu ferais ça pour moi ? me dit-elle, les yeux brillants. Merci, merci, Baptiste! Tu es... (Elle chercha le mot.) ... génial ?

Je souris timidement. Faiza m'adressa un signe de la main.

- Alors, à demain !

Une seconde plus tard, elle avait déjà disparu.

«Tu es génial». Sur le chemin du retour et même lorsque je me glissais dans mes draps, ces mots résonnaient encore à mes oreilles.

Lorsque mon réveil sonna six heures, cela faisait déjà une éternité que je me tournais et me retournais dans mon lit sans parvenir à retrouver le sommeil. D'un bond, je sautai de mon lit et me précipitai sous la douche. J'enfilai ensuite mon uniforme et me dépêchai de prendre un petit déjeuner.

-Qu'est-ce que tu as ? demanda ma mère, effarée. Tu es tombé du lit ?

Je lui décochai un sourire ironique et me précipitai hors de la maison.

-Au fait, la soirée n'a pas été trop longue, tout seul? Tout s'est bien passé?

- Très bien, merci. Bon, faut que je file. A tout', maman !

Tout en dévalant les escaliers, je repassais dans ma tête les événements de la veille. Faiza au teint halé, Faiza aux belles boucles brunes encadrant un visage parfait. Comme j'avais hâte de la revoir ! Comme il me tardait de lui apprendre à écrire le français !

La journée passa dans une effroyable lenteur. Il m'était impossible de me concentrer ne serait-ce qu'une seconde sur le cours. Au lieu de faire mes exercices, je gribouillais sur mes cahiers.

Je traçais sur des feuilles blanches de grandes lettres : d'abord le A majuscule, puis le A en script, en attaché, en capitale d'imprimerie, etc. Je préparais les cours pour Faiza. Quand, enfin, j'arrivai dans le camp, je la découvris assise par terre, attendant patiemment ma venue.

Mon cœur battait la chamade et une boule se forma dans ma gorge, m'empêchant de respirer.

Je n'avais pas réalisé la veille, dans la pénombre, à quel point Faiza était belle. C'est précisément à ce moment-là que je me rendis compte que j'avais des chaussures différentes : comment avais-je pu faire une telle gaffe?! Elle ne parut pas se formaliser de mes souliers et me sauta dessus dès qu'elle me vit :

- Baptiste ! Tu es venu !

Je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Elle m'attrapa par la main et m'emmena vers une tente, sa « maison ». Faiza passa sa tête à travers l'ouverture et appela quelqu'un dans sa langue maternelle. Un homme et une femme accompagnés d'un petit garçon sortirent de l'abri.

-Je te présente ma famille, me dit-elle. Ma mère, Aïcha, mon père, Djibril, et mon petit frère, Himed.

Quand elle eut expliqué à ses parents qui j'étais, Aïcha se précipita sur moi et me serra dans ses bras en hurlant de joie. J'adressai un regard interrogateur à Faiza. Elle haussa les épaules et recommanda à sa mère de ne pas m'étouffer. Quand je pus enfin me dégager de son étreinte, mon amie et moi nous engouffrâmes dans la tente.

Elle avait aménagé au mieux cet abri de fortune, s'efforçant de le rendre confortable : on pouvait avoir un semblant d'intimité grâce à des paravents improvisés, en réalité des draps suspendus à une corde à linge.

Assis en tailleur sur un matelas, la leçon put commencer. Des heures durant, je consacrai toute mon énergie à lui apprendre les bases de la lecture et de l'écriture. Faiza s'appliquait et s'excusait à chaque fois qu'elle se trompait. Elle ne voulait pas me décevoir. J'aurais voulu rester auprès d'elle, à rire et à discuter à bâtons rompus, mais à la tombée de la nuit, je dus me résoudre à rentrer: j'étais censé faire des maths chez un copain, et mes parents auraient vite soupçonné quelque chose si j'y passais des heures sans mourir d'ennui.

Jour après jour, ce fut le même refrain : une fois, j'avais un exposé, une autre, un contrôle à réviser chez un copain. Mes mensonges me permirent de me rapprocher de Faiza : elle progressait très rapidement, ce qui nous laissait du temps pour discuter. J'appris beaucoup sur elle et les coutumes de son pays. Au fur et à mesure que les jours passaient, voyant que mon plan fonctionnait, je me détendais et rentrais de plus en plus tard. Tout allait bien, jusqu'au jour où, n'ayant pas fait attention à l'heure qui tournait, j'étais rentré chez moi aux alentours de vingt et une heures.

A peine avais-je franchi le seuil de la porte d'entrée que mes parents me sautèrent dessus et me bombardèrent de questions :

-On a appelé chez ton copain Antoine! Et tu n'étais pas là -bas!

- Tu nous as menti !

- Où étais-tu ?!

- On était morts d'inquiétude !

- Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ?!

- Parce que j'avais plus de batterie !

Ignorant ma réponse, mon père revint à la charge.

- Bon sang, peux-tu nous dire ce que tu fichais à une heure pareille ?

Exaspéré, je leur jetai à la figure :

-J'apprenais le français à une réfugiée dans le camp de Calais! Vous êtes contents ?!

Il leur fallut un peu de temps pour que la nouvelle parvienne jusqu'à leur cerveau. Quelques secondes plus tard, mon père hurla:

- Comment as-tu pu nous faire ça ? Que crois-tu que les gens vont penser de nous ? Tu ne sais pas ce que tu fais! Ces gens peuvent être dangereux! Je t'interdis de les revoir!

-Et moi, je t'interdis de parler d'eux sur ce ton! ripostai-je avant de sortir en trombe du salon.

Le lendemain, une vieille femme à la peau ridée m'accueillit à la sortie du collège.

-M. de Carville ! me dit-elle d'une voix hautaine. Je suis Mlle Montebourg, votre nouvelle gouvernante. Suivez-moi, je vous prie.

Ses lèvres s'étirèrent en un horrible rictus. Je lui rendis son sourire avec une insolence évidente. Inutile de préciser qu'en mon for intérieur, je bouillonnais de rage.

Je me contraignis à la suivre, résolu à échapper à sa surveillance dès que possible. Sitôt arrivé chez moi, je prétextai des devoirs pour m'enfermer dans ma chambre. Je n'avais aucune envie de rester plus longtemps auprès de cette femme. Allongé sur mon lit, mes yeux perdus dans la contemplation du plafond, toutes mes pensées me ramenaient vers Faiza. Une douce chaleur m'enveloppa, mais mon cœur se serra. J'imaginai sa déception en m'attendant, assise sur une pierre, seule, comprenant que je ne viendrais pas. Oh non ! Je ne voulais pas de ça. Faiza m'avait fait confiance. Elle avait besoin de moi . Ou plutôt, il faut bien l'avouer: j'avais besoin d'elle. Elle me faisait oublier la sévérité de mon école, mes résultats scolaires en chute libre, mes parents insupportables.

Avec elle, « j'étais génial ». En un quart de seconde, ma décision fut prise : je verrouillai ma porte de l'intérieur et montai sur le rebord de la fenêtre. Comme mon appartement se situait au deuxième étage d'un bâtiment luxueux, j'eus quelques vertiges mais me ressaisis très vite en songeant à Faiza qui m'attendait. La gouttière de l'immeuble était située à deux fenêtres sur ma gauche. Prenant mon courage à deux mains, j'avançai un pied hésitant contre la paroi tout en tenant fermement les rideaux. Puis, d'un coup, je les lâchai, poussai sur ma jambe d'appui, et me retrouvai sur la deuxième fenêtre.

Je procédai de la même manière pour mon obstacle suivant, puis je m'agrippai à la gouttière, me laissai glisser et sautai à terre.

- *M. de Carville ! cria une voix haut perchée. Revenez immédiatement !*

Je levai les yeux et constatai avec une certaine lassitude que cette fichue gouvernante m'avait pris la main dans le sac. J'aurais sans doute dû m'avouer vaincu et rentrer sagement à mon domicile. Mais cette idée ne m'effleura même pas J'esprit. Au lieu de cela, je pris mes jambes à mon cou. Quelques rues plus loin, lorsque je fus tout à fait sûr d'être hors de portée, je m'arrêtai et repris mon souffle. Encore haletant et transpirant, je me précipitai vers le camp de réfugiés. Faiza était là. Elle m'attendait. Son visage s'illumina quand elle me vit et elle se dirigea vers moi. Son sourire était pour moi le plus beau des cadeaux. Franchement. Et je ne suis pas du genre à exagérer.

Dans la tente, nous nous mîmes immédiatement au travail. Enfin, il serait plus juste de dire que nous avons tout de suite fait semblant de travailler. Faiza, penchée sur son cahier, me regardait à la dérobée tandis que je la contemplais sans m'apercevoir qu'elle écrivait n'importe quoi. Sa voix me sortit de cette sorte de torpeur qui m'avait envahi.

- *Baptiste ?*

- *Oui ?*

- *J'aimerais te dire quelque chose mais...*

Comment on dit « Ahbak » en français ?

- *Ahbak ? Attends, je regarde.*

Je pianotai quelques instants sur mon portable avant de m'exclamer:

- *Mince! Il n'y a pas de réseau.*

Je sortis de la tente et agitai le téléphone de haut en bas, de bas en haut. Sans succès. Soudain, en m'approchant de l'entrée du camp, j'aperçus ma mère qui me cherchait des yeux. Elle fulminait. Je me laissai gagner par la panique : il ne fallait pas qu'elle me voit ici, mais je ne pouvais pas sortir car elle me barrait l'entrée. J'escaladai donc le grillage qui délimitait le camp. Une fois de l'autre côté, je me retrouvai dans une forêt luxuriante et touffue.

Pour éviter de me perdre, je longeai le grillage en me camouflant derrière les fourrés. Pendant près d'une demi-heure, je marchai dans l'obscurité, me frayant un chemin entre les branchages. Je finis par déboucher sur une petite rue déserte que je connaissais bien pour l'avoir empruntée de nombreuses fois.

Je pris le chemin du retour et contournai mon immeuble. Ainsi, à l'abri des regards indiscrets, je pus escalader la façade. C'était une opération délicate, mais je m'en sortis tant bien que mal.

Puis je me glissai dans ma chambre par la fenêtre, que j'avais laissée ouverte par mesure de précaution et que je m'empressai de fermer. Puis je déverrouillai la porte et me mis au lit.

Quelques minutes plus tard, la porte s'entrouvrit et un rai de lumière illumina la pièce. Ma mère soupira.

- *Je ne sais pas qui est cette fille, dit-elle d'un air dédaigneux, mais on peut dire qu'elle t'a fait perdre la tête. Je peux t'assurer que demain, tu feras moins le fier après une petite discussion en tête à tête avec ton père !*

Je fermai les yeux. Ce n'était vraiment pas le moment pour discuter. Au moment- même où ma chambre fut replongée dans le noir, j'allumai mon téléphone afin de voir la traduction de « Ahbak ». Mon rythme cardiaque s'accéléra. Sur l'écran, en grandes lettres noires, il y avait écrit : JE T'AIME. Je dus relire trois fois la traduction et me pincer très fort pour pouvoir décréter que non, je ne rêvais pas. Il y eut comme un petit feu d'artifice dans mon cœur. C'est là que l'évidence me frappa : j'étais amoureux d'elle. Depuis le début. Comment ne m'en étais-je pas aperçu avant?

Elle m'aimait. Je l'aimais. Et tous les préjugés du monde n'y pourraient rien changer.

2^{ème} prix catégorie 14 ans et +**LE PLUS BEAU DES CAILLOUX**

Joseph LEVY

- Attention !

Et les deux véhicules se percutèrent
brutalement. L'un d'eux se renversa complètement.

Celui où il y avait Gloria et son père.

- *Tout ce dont je me souviens à ce moment-là, ce
sont ces hurlantes sirènes provenant des secours, ces
lumières rouges et bleues qui tournoyaient sans ne
jamais cesser. Des cris, des ordres.*

De l'agitation. Du sang aussi.

-Transportez le blessé dans l'ambulance! Cria
l'un des pompiers.

Elle ne réalisait pas encore ce qu'il venait de se
passer. Mais le mot « blessé » la sort
immédiatement du flou dans lequel elle était
plongée alors.

Son père était blessé ?

Gloria n'avait rien de grave, que quelques
égratignures. Mais son père...

- *Comment allait à ce moment-là votre relation
père-fille ?*

- *Mal, très mal. Je n'avais que 16 ans lorsque tout
ça est arrivé. J'en ai peut-être 27 aujourd'hui, mais je
n'oublierai jamais.*

Elle a attendu trois heures dans la salle
d'attente de l'hôpital, avant de pouvoir rentrer
dans la chambre 11, là où son père essayait de
rester encore en vie, avec l'aide de plusieurs
médecins et une dizaine d'infirmiers.

Trois heures.

Assise devant cette table où était posée...

- *...un vieux journal.*

Je m'en rappelle encore.

Non, je n'ai pas versé de larmes. Ou plutôt je ne
voulais pas pleurer, car je savais que ce n'était pas
encore l'heure.

- *Gloria ?*

Un des infirmiers s'approcha de l'adolescente qui
s'était endormie dans la salle d'attente.

Elle ouvrit rapidement les yeux.

- *Gloria, reprit-il. Votre père vivra.*

- *Pouvez-vous préciser votre relation avec votre
père?*

- *Eh bien, je dirais que...depuis petite j'ai toujours
eu du mal à...lui montrer mes sentiments.*

On se disputait souvent et je lui manquais
beaucoup de respect à cet âge. Mais ce jour-là, j'ai
décidé de lui montrer que je l'aimais.

Enfin j'ai...

- *Vous avez le droit de pleurer ici.*

- *Oui...je suis désolée. J'ai donc décidé de lui
apporter un objet, me direz-vous, surprenant.*

Traversant le palier de la chambre 11, son cœur
s'affola légèrement.

- *Il dort, précisa l'infirmier.*

Gloria le regarda avec soulagement.

Elle s'approcha lentement au chevet de son
père, et elle saisit sa main dans la sienne. Elle
essaya d'articuler ces mots ;

- *Papa, je sais que je n'ai pas toujours été douce
avec toi. C'est dur pour moi d'exprimer ce que je
ressens et je le regrette. Je ne veux plus jamais avoir
peur de te perdre.*

- *Alors j'y suis allé.*

Je suis allé chercher ce qu'il admirait le plus, ici-
bas. Je suis allé lui rapporter un caillou.

Le plus beau des cailloux.

Gloria avait tellement hâte de lui rapporter
l'objet le plus précieux à ses yeux, qu'en seulement
quelques heures, elle se retrouva sur la plage la
plus proche.

Ses pieds nus sur le sable humide laissaient des
traces de pas bien nettes, avant que les vagues sur
le rivage ne viennent les attraper et les emmener
dans le fin fond de l'océan.

Le vent caressait ses joues mais faisait claquer
ses cheveux contre son visage.

Elle scrutait à présent un long tas de roche
bordant le reste de la plage à quelques mètres.

Une fois sur les lieux, des dizaines de milliers de
cailloux étaient là, à attendre que quelqu'un vienne
les chercher.

- Selon mon père, le nombre de cailloux représente celui des humains. On a bien trop tendance à les banaliser, les représenter de la même manière, les mettre dans le même panier. A croire qu'ils ont tous cette même couleur grise, alors que non. Bien au contraire, chaque caillou est unique, spécial. Comme un être humain, les cailloux ont tous une couleur, une âme différente. Cette petite lueur parfaite n'appartenant à aucun autre.

Irremplaçable. Mon père a toujours eu cette conviction que chaque petite pierre correspond au cœur d'un être situé n'importe où sur terre. Et qu'il devrait être offert à cette personne en particulier.

-Avez-vous déjà réfuté ses principes ?

-Oui, bien trop souvent même. Je me suis moquée de lui aussi.

Alors Gloria se mit à chercher.

Celui qui correspondait le plus à son père. Ou plutôt ce qu'il représentait pour elle. Elle l'aime. Elle regrette aussi.

Quelle forme ?

Quelle couleur ?

Quelle étincelle sera la bonne ?

-La nuit commençait à tomber lentement .

Je me disais que je ne trouverais jamais. Je me trouvais incapable de faire plaisir à mon père. De lui trouver le caillou parfait.

Elle sentit son gosier se serrer. Elle repensait à l'accident, à son comportement envers lui, ce qu'elle lui avait fait endurer.

Cette prise de conscience lui était insupportable à surmonter.

Elle prit soudain violemment un caillou au hasard, et le jeta avec force sur le sable. Elle poussa un cri de rage.

Elle hurla de toutes ses forces en direction des vagues.

- Je ne sais pas! hurla-t-elle.

Je ne savais plus... j'étais complètement perdue...

Gloria décida d'aller chercher le caillou qu'elle avait jeté.

Elle le ramassa et se rendit compte que ce caillou...c'était le bon.

Sous un excès de colère personnelle, je m'en suis pris à ce bout de roche qui ne m'avait rien demandé. Tout comme mon père.

Il avait une forme approximative d'un cœur. Pas la forme parfaite d'un cœur bien sûr.

L'amour parfait selon mon père, n'existe pas. L'amour représenté par ce cœur bien rouge et parfaitement dessiné n'est qu'une image, une représentation. Je pense que chacun de nous le sait.

L'amour est rempli de tout; le doute, l'incertitude, la jalousie, la colère, le désir, la passion, la patience...

Mais c'est ce qui le rend si parfait.

Comme ce bout de roche qu'elle serrait dans sa main. Ce geste lui fera tellement plaisir.

Et là il saura que je l'aime de tout mon cœur.

Et je me suis remise en route vers L'hôpital.

- Que s'est-il passé ensuite ?

-Malheureusement, je n'ai jamais pu lui remettre mon cadeau.

« Gloria, votre père est décédé cette nuit », rapporta l' infirmier avec désolation.

- Vous mentez ...

- Je suis désolé Gloria.

- Non..Il faut que je lui montre ...

-Gloria calme toi.

-Il n'est pas mort, il sait que je l'aime, il doit savoir.

-Gloria!

Je me suis énervée, encore.

-Taisez-vous, laissez-moi passer! Vous mentez vous mentez !

-Il vous a rédigé une lettre quelques heures avant son départ.

Elle se figea quelques secondes.

Je lui ai arraché le bout de papier qu'il tenait dans sa main. Mais je ne l'ai pas tout de suite ouvert.

J'ai attendu dans la salle d'attente.

Comme la dernière fois lorsqu'on essayait de le sauver. J'avais l'infime espoir que l'infirmier sorte de cette chambre 11 pour me dire qu'il continuerait à vivre.

Elle lût la lettre, et pleura alors de toutes ses forces.

Elle pleura car elle savait que c'était l'heure de pleurer.

Et quelques jours plus tard, elle posa le caillou en forme de cœur sur la pierre tombale de son père.

Ma Gloria

Tu n'as rien à te reprocher,

Et sache que tu es, et a toujours été mon plus beau de tous mes cailloux.

Je t'embrasse.

Ton papa qui t'aime.



Mention spéciale « inattendue »

Le Hackeur !!!

Gabriel Matéo BLUM PALACIOS

Un jour, un garçon appelé Frédos devait faire un travail en cours de français. Il travaillait sur son concours du salon du livre en salle informatique. Il avait écrit beaucoup sur OpenOffice, même des centaines de lignes. Il allait sauvegarder quand, son ordinateur s'est éteint !!!! Il était en colère, il n'avait rien compris. Mme A. K. avait même pris son carnet.

Deux minutes plus tard, l'ordinateur de Vince s'était éteint. Il rageait comme un fou. Mme A. K. ne savait pas quoi faire avec ce délire. L'ordinateur de Vince n'avait pas récupéré son travail comme celui de Frédos. Chaque fois, un par un, les ordinateurs s'étaient éteints. C'était la troisième fois pour les deux pauvres garçons.

Une semaine après, Frédos voulait avancer sur son histoire. Par chance, un professeur n'était pas là. Alors il alla dans le bazar de permanence. Par malchance, son ordinateur ne marchait pas très bien. Son ordinateur était trop lent.

Il cherchait comment hacker un hackeur. Il attendu pour que le hackeur le hacke. Finalement, une demi-heure après, le hackeur est venu le hacker. Mais, Frédos avait appris comment hacker un hackeur. Il avait trouvé où le hackeur habitait. Le hackeur habitait en Chine. Frédos avait même trouvé comment le hackeur s'appelait et son visage.

C'était une fille. Une belle fille. Elle avait des cheveux lisses, longs et blonds. Des yeux verts et un bon sourire. Elle s'appelait Ben-Zitouna. Vince était derrière Frédos, en train de regarder le visage de Ben-Zitouna. Elle regardait Frédos et Vince car elle avait aussi hacké l'ordinateur de l'autre.

Elle était tombée amoureuse de Frédos et Vince. Frédos et Vince étaient tombés amoureux de Ben-Zitouna. Frédos savait que Vince était aussi amoureux de Ben-Zitouna. Il était jaloux de Vince. Vince était jaloux de Frédos. Ils la voulaient pour eux- mêmes. Frédos donna une grosse patate à Vince. Vince s'évanoui.

Il quitta l'école pour acheter un ticket à l'aéroport. Vince s'était réveillé et était en colère.

C'était une bataille pour Ben-Zitouna. Vince quitta aussi l'école. Il s'en fichait s'il était exclu de l'école. Il voulait gagner la fille. Mais Frédos ne savait pas que Vince était ami avec Donald Trump. Le président des Etats-Unis. Vince avait appelé Trump pour qu'il vienne le chercher et l'amener en Chine. Frédos couru jusqu'à l'aéroport. Il restait neuf dixièmes de kilomètres pour arriver à l'aéroport. Il n'était pas très fort pour courir mais l'amour l'avait converti en Flash.

Popo, une élève au Collège Henri Sellier, était dans l'avion pour aller en Chine pour les vacances mais Frédos l'avait jeté de l'avion pour avoir de la place.

Trump avec son avion personnel était presque arrivé à Vince. Frédos et Vince étaient tous les deux montés dans l'avion en même temps. Popo cherchait une vengeance pour ce que Frédos lui avait fait, la pauvre. Frédos ne savait pas que Popo était une agente secrète. Popo avait appelé l'agence pour lui envoyer un avion de chasse.

Popo savait comment conduire et même comment lancer des missiles avec l'avion de chasse. Elle voulait tuer Frédos pour l'avoir jeté comme ça en dehors de l'avion. Vince était en train de gagner la course pour avoir la belle Ben-Zitouna. Il était tranquille, parlant avec le président des Etats-Unis dans un avion personnel recouvert d'or.

Peu à peu, il commençait à oublier la fille et réalisa qu'il était avec le président des Etats-Unis dans un avion recouvert d'or. Il voulait juste rester dans cet avion.

Vince lui avait montré une photo de Ben-Zitouna. Trump voulait mettre en prison Ben-Zitouna parce qu'elle piratait dans des systèmes de NASA et du gouvernement des Etats-Unis.

Vince ne voulait pas que Trump mette en prison Ben-Zitouna. Vince avait un plan pour que Trump n'arrive jamais en Chine mais Trump savait que Vince préparait un plan.

Trump avait fait évanouir Vince. Ils arrivèrent en Chine. Frédos était arrivé en Chine depuis deux heures et avait déjà trouvé Ben-Zitouna.

Les deux s'étaient rencontrés dans un parc à Beijing. Les cœurs avaient ratés un battement quand leurs yeux s'étaient rencontrés. Ils sortaient ensemble.

Ils entendirent des explosions. C'était Popo avec l'avion de chasse !!!

Ben-Zitouna savait comment pirater un avion de chasse alors elle l'avait fait et l'avion de chasse avait explosé.

Frédos et Ben-Zitouna vécurent une vie joyeuse jusqu'à la fin.

